

Marjorie CARRE

Nationalismes et identités politiques en Asie

DEA ACAP Asie 2004

M. Christophe JAFFRELOT

## **NATIONALISME ETHNIQUE ET NATIONALISME POLITIQUE**

### **EN COREE**

**Une lutte d'un demi-siècle pour la définition de la coréanité**

Il existe une forte tradition, parmi la littérature consacrée au nationalisme, de Hans Kohn (1945) à Donald Horowitz (1985), qui considère le nationalisme politique comme un mouvement civique, intégrateur et constructeur et qui, à l'inverse, conçoit le nationalisme ethnique comme dangereux et source de division. Dans cette perspective, les clivages ethniques seraient plus fondamentaux et permanents que toute autre forme de divergence. Ainsi, Donald Horowitz écrit : *"In divided societies, ethnic conflict is at the center of politics. Ethnic divisions pose challenges to the cohesion of states and sometimes to peaceful relations among states. Ethnic conflict strains the bonds that sustain civility and is often at the root of violence that results in looting, death, homelessness, and the flight of large numbers of people. In divided societies, ethnic affiliations are powerful, permeative, passionate and pervasive."*<sup>1</sup>. Diamond et Platter prolongent cet argument en insistant sur le fait que les conflits suscités par les clivages ethniques seraient les plus difficiles à régler: *« conflicts [ethnicity] generates are intrinsically less amenable to compromise than those revolving around material issues... because at bottom they revolve around exclusive symbols and conceptions of legitimacy... characterized by competing demands that cannot easily be broken down into bargainable increments »*<sup>2</sup>. Cette thèse du nationalisme ethnique comme source de conflit et de démantèlement d'un Etat est caractéristique des études concernant les Etats multi-ethniques. Elle a particulièrement été reprise dans les études consacrées à l'ex-URSS et à l'Europe de l'Est et des Balkans.

Le cas coréen apporte une nouvelle perspective et une complexité relativement inédite à l'étude du nationalisme. Le premier type de nationalisme qui s'est constitué en Corée dès la

---

<sup>1</sup> HOROWITZ Donald, *Ethnic Groups in Conflict*, Berkeley, CA, University of California Press, 1985

<sup>2</sup> DIAMOND Larry, PLATTNER Marc (dir), *Nationalism, Ethnic Conflict, and Democracy*, Baltimore, MD, Johns Hopkins University Press, 1994

fin du XIX<sup>ème</sup> siècle est de nature ethnique. Ce nationalisme, on le verra, a renforcé l'homogénéité sociale et territoriale. Le terme «renforcer» est ici employé car cette homogénéité était, avant l'émergence de la nation moderne, une réalité qui trouve ses fondements historiques dès le Moyen Age coréen. Très tôt, la Corée s'est caractérisée par une assez grande unité politique et ethnique. Mais, on le sait, les clivages politiques ont eu raison de cette unité et ont mené, en 1945, à la scission de la péninsule coréenne en deux régimes politiques distincts, qui ont évolué selon deux modèles idéologiques antagonistes. Et ces deux régimes ont apporté des réponses contradictoires au problème fondamental qui agite encore la Corée aujourd'hui: des deux Corée, laquelle représente l'ethnie coréenne? ou encore : laquelle dispose de la légitimité de représentation de cette ethnie? Ainsi, dans la deuxième moitié du XX<sup>ème</sup> siècle est apparu un deuxième nationalisme, cette fois politique, qui s'est inscrit en contradiction avec un nationalisme ethnique et qui a joué en faveur de la division.

Le cas coréen se pose en totale contradiction avec la pensée dominante dans la littérature sur le nationalisme puisque les clivages politiques ont transcendé l'unité ethnique, ou plutôt la perception - ou l'illusion - de l'unité ethnique. En outre, cette dernière n'a pu garantir la coexistence pacifique; au contraire, elle fut le terreau sur lequel émergèrent conflits et tensions, qui ne sont toujours pas réglés. Elle n'a pu agir comme force unificatrice dans la Corée divisée.

Dès lors, la question qui ici nous occupe est la suivante: comment, sur la péninsule coréenne, malgré la consolidation d'un nationalisme ethnique, a pu éclater un conflit intense, menant à la scission de la nation coréenne? Encore, comment comprendre les conflits et les tensions qui agitent une nation, ethniquement homogène?

Cette question est d'autant plus intéressante à traiter qu'elle s'inscrit dans un débat qui divise les historiens de la Corée. Certains auteurs, coréens, américains ou français, tendent à donner une image de la Corée comme victime de son histoire. Dans cette perspective, la guerre de 1950-53 ne serait qu'un conflit de guerre froide et la Corée aurait été le théâtre passif de l'affrontement entre les deux blocs. Cette vision, imprégnée de relents orientalistes, nie à la Corée et aux Coréens tout pouvoir d'action et de décision sur leur propre destin. Cette interprétation de l'histoire semble scientifiquement erronée et idéologiquement discutable. On préférera le point de vue de Bruce Kumings pour qui la guerre de Corée, par exemple, est avant tout une guerre civile, dans laquelle des puissances extérieures ont certes fait preuve d'ingérence, mais qui reste un conflit opposant deux parties d'un même peuple en compétition pour l'imposition d'un modèle politique et idéologique de développement.

Pour revenir à l'analyse de l'évolution complexe du nationalisme, la théorie du nation-building d'Anthony Smith va nous fournir un des cadres d'analyse du cas coréen<sup>3</sup>. En effet, pour Smith, la construction de la nation est un processus historique dans lequel les éléments politiques et ethniques interviennent à des degrés variables selon le contexte historique et politique: « *every nationalism contains civic and ethnic elements in varying degrees and different forms... Sometimes civic and territorial elements predominate; at other times it is ethnic and vernacular components that are emphasized* ». En outre, il faut rappeler que la nation moderne comme communauté distincte est, comme l'a bien montré Benedict Anderson, socialement imaginée autour de distinctions ethno-culturelles construites<sup>4</sup> et est, de plus, territorialement circonscrite à l'entité politique qu'est l'Etat. Mais dans bien des cas, la dimension ethnique et la dimension civique, politique, de la nation ne coïncident pas

---

<sup>3</sup> SMITH Anthony, *Theories of Nationalism*, London, Duckworth, 1971

<sup>4</sup> ANDERSON Benedict, *Imagined Communities : reflections on the origin and spread of nationalism*, London, Verso, 1983

parfaitement et c'est précisément ce décalage qui est la source de conflits potentiels, à l'intérieur des frontières ou transfrontaliers. Autrement dit, les éléments politiques et ethniques interfèrent souvent de manière ambiguë et conflictuelle. Pour reprendre les mots de Connor, la loyauté envers le groupe ethnique (nationalisme) et la loyauté envers l'Etat (patriotisme) ne coexistent pas naturellement de manière harmonieuse<sup>5</sup>. Dès lors, une situation où la dimension ethnique de la nation l'emporte sur l'Etat peut de manière prévisible produire des nationalismes ethniques séparatistes comme ce fut le cas en Bosnie. Au contraire, quand c'est la dimension politique qui prédomine au détriment de l'identité ethnique, alors peut se développer un nationalisme politique intégrateur voire répressif. Ceci est le schéma le plus répandu en Europe de l'Ouest.

Le cas coréen est différent: une seule identité ethnique et deux Etats. Alors que la notion d'Etat multiethnique nous est assez familière, celle d'une ethnicité multi-étatique reste déroutante. Le ou les nationalismes coréens sont très riches d'enseignements en ce qu'ils constituent ce que Rebecca Emigh a appelé un « *cas déviant* »<sup>6</sup>. Cet auteur a insisté sur la contribution théorique qu'apporte l'analyse d'un cas déviant, qui consiste en la comparaison de ce cas avec des énoncés généralisant résultant de la connaissance de nombreux autres cas. Ici, l'analyse du cas coréen est particulièrement intéressante puisqu'elle contredit le modèle dominant du nationalisme ethnique qui insiste sur le pouvoir des affinités ethniques sur les affiliations politiques.

Connor prétend que lorsque la loyauté envers le groupe ethnique et la loyauté envers l'Etat sont perçus comme étant en conflit insolvable, alors la loyauté politique succombe, et ce

---

<sup>5</sup> CONNOR Walker, *Ethnonationalism: the quest for understanding*, Princeton NJ, Princeton University Press, 1994

<sup>6</sup> EMIGH Rebecca, « The power of negative thinking: the use of negative case methodology in the development of sociological theory », in *Theory and Society*, no 26: 649-84, 1997

du fait qu'elle ne pourrait pas mobiliser le même niveau de dévouement que la loyauté ethnique. Dans cette perspective qui donne la primauté aux affiliations ethniques, le nationalisme fondé sur l'ethnie devrait fonctionner comme une force intégratrice pour une nation territorialement divisée mais qui a fortement intériorisé une identité ethnique partagée. Mais ce scénario n'est pas systématique, même lorsque l'ethnie représente le premier vecteur d'unification, comme l'exemple de la Corée le démontre. Pour les Coréens, du Nord et du Sud, l'ethnicité est la première source d'identification. Les Coréens se définissent eux-mêmes en tant que Coréen avant de préciser, et ce, seulement si la question leur est posée, s'ils sont ressortissants du Nord ou du Sud. L'affirmation de l'unité ethnique ne fait aujourd'hui encore aucun doute. Malgré tout, la réunification n'est pas encore pour demain. L'argument qui sera développée ici est non seulement que les constructions nationalistes politiques qui se sont propagées de chaque côté du 38<sup>ème</sup> parallèle l'ont emporté sur le nationalisme ethnique mais aussi que ces nationalismes politiques ont pu avoir autant d'impact précisément parce qu'il existait initialement un nationalisme ethnique fermement consolidé.

## **I. UN NATIONALISME ETHNIQUE UNIFICATEUR: UNE ETHNIE, UN PAYS.**

### **1. La Corée, un pays historiquement homogène**

Il est impossible de penser la nation en Corée sans faire référence à son long passé historique. La Corée fut un pays uni et homogène dès la fin du premier millénaire. Elle a présenté la plupart des conditions nécessaires à l'émergence de la nation bien avant la construction des nations européennes : unité politique, langue commune, homogénéité ethnique, frontières stables et reconnues par les autres pays. En fait, la Corée est un des rares pays dans le monde où l'unité ethnique et linguistique coïncidait parfaitement avec les frontières nationales. Le Japon en est un autre exemple.

En 935 fut fondée la dynastie Koryo d'où, d'ailleurs, vient l'appellation moderne du pays: Corée en français, «Korea » en anglais. Le choix de cette appellation, on le verra par la suite, n'est pas anodin. C'est cette dynastie Koryo qui acheva l'unification du pays dès le XIème siècle. Elle fut remplacée par la Dynastie Choson, qui inaugura une période de construction étatique longue de cinq siècles, fondée sur le confucianisme. Le développement de la doctrine confucianiste fut un vecteur d'homogénéisation d'importance capitale. La Corée pré-moderne (XVème siècle - fin XIXème siècle) était un univers en lui-même, se définissant principalement par l'importance de la vertu et, si cette vertu est en déclin dans la Corée contemporaine, il n'en demeure pas moins qu'elle a marqué les esprits en profondeur. Le confucianisme a été si prégnant que les occidentaux qui se sont rendus en Corée au XIXème siècle considéraient celle-ci comme plus confucianiste que la Chine elle-même. Cette

perception est sans doute exagérée et occulte les innovations et les différences de la version coréenne de la doctrine mais le poids de celle-ci a sans nul doute marqué la Corée de manière quasi indélébile.

Le confucianisme est défini comme une philosophie conservatrice, insistant sur la tradition, la vénération d'un âge d'or passé, le dédain des choses matérielles et l'obéissance aux aînés. Il prend racine dans la famille et décrit un modèle idéal de relations entre les membres de la famille. Ce modèle a par la suite été étendu à l'Etat et à un système international institué dans l'Asie orientale. Il fonctionne sur le principe de relations de réciprocité fortement hiérarchisées. Le fils obéit à son père en suivant les préceptes de la piété filiale; en échange, le père a pour devoir de subvenir aux besoins de son fils et de lui donner une éducation. Les filles obéissent à leur mère, les cadets suivent les directives des aînés, les femmes sont subordonnées à leur mari et les adultes les plus âgés jouissent d'un prestige inégalé puisque la longévité de leur existence est synonyme de grande vertu. Étendu à la sphère politique, le confucianisme règle la vie des unités de vie locales : le village est sous le commandement des vénérables aînés, les citoyens doivent la déférence au roi ou à l'Empereur, conçu comme le père de l'Etat. Et dans le domaine des relations internationales, le roi coréen concevait l'Empereur de Chine comme son frère aîné et en devenait le vassal. Le ciment de ce système est l'éducation, ce qui signifie l'inculcation des normes et des vertus confucéennes. Le modèle par excellence était incarné par le fonctionnaire lettré qui maîtrise la poésie aussi bien que l'art du gouvernement. Cette importance attachée à l'éducation a laissé des traces : la Corée contemporaine confère à l'éducation un rôle primordial pour le développement et la prospérité de l'individu et de toute la famille.

Outre le confucianisme, la société coréenne s'est aussi structurée autour d'une stricte hiérarchie de classe et de statut dont l'héritage est encore visible dans l'utilisation des registres



de langage, qui varient en fonction de la position de l'interlocuteur. Dès la dynastie Koryo, la noblesse terrienne a rapidement monopolisé les ressources économiques et le pouvoir politique. Avec l'instauration du confucianisme, s'est ensuite constituée une administration centralisée, qui faisait pression sur le pouvoir local et militait contre le modèle féodal japonais et européen marqué par une fragmentation de la souveraineté. Cette administration recrutait ses agents parmi les rangs de la noblesse terrienne. Pour reprendre les termes de Norbert Elias, le processus de constitution et de consolidation des monopoles étatiques fut, en Corée, nettement moins tortueux qu'il ne l'a été en Europe occidentale. Les luttes concurrentielles pour la monopolisation des différentes ressources furent très tôt désamorçées puisque le territoire fut précocement unifié et placé sous la coupe d'une administration centralisée, jouissant du monopole de la violence physique mais aussi symbolique - par le biais du confucianisme - légitime. Les élites ont continuellement mobilisé leurs efforts pour constituer un Etat centralisé et autonome sur son territoire, dans les limites permises par la hiérarchie chinoise, encadrant un peuple ethniquement, culturellement et linguistiquement homogène.

## **2. Emergence d'un nationalisme ethnique en réaction à l'agression japonaise**

La première conception coréenne de la nation apparaît en réaction à l'invasion japonaise et recouvre, en les superposant, les notions de race, d'ethnicité et de nation. Le terme coréen employé pour désigner cette conception multiple est « *tanil minjok* ».

Cette notion de « *tanil minjok* » occupe désormais une position hégémonique dans le discours nationaliste coréen. Pour reprendre les mots d'Anthony Smith, la nation est une construction sociale, dont la signification est déterminée par le contexte historique et national,

en l'occurrence l'expérience douloureuse de l'impérialisme japonais. Jusqu'à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, les nationalistes coréens furent nettement moins acharnés dans la définition d'une homogénéité ethnique nationale que leurs homologues et voisins chinois et japonais. A l'époque, comme on l'a vu, la Corée jouissait d'une continuité politique, linguistique et géographique longue d'un millénaire. Et, s'il est erroné de considérer la nation coréenne comme continuation de modèles ethniques permanents, construits sur la préexistence de caractéristiques géographiques et culturelles fondamentales, il faut tout de même insister sur le fait que, depuis la dynastie Koryo, qui date de la fin du X<sup>ème</sup> siècle, la Corée pouvait se définir comme un pays constitué d'un noyau ethnique, doté d'une communauté politique qui exerçait le pouvoir sur un territoire clairement défini et stable. De plus, alors que le Japon multipliait les efforts pour maintenir le contrôle sur les régions périphériques de l'archipel et augmenter sa puissance en Asie, la Corée n'a jamais été préoccupée par ses frontières et n'a jamais vraiment développé d'ambition impérialiste. En outre, le féodalisme sur la péninsule était nettement moins prégnant que chez ses voisins ; la centralisation de l'administration et l'établissement de la capitale à Séoul se sont fait relativement précocement et sans heurts. Enfin, le seul fait d'être un petit territoire, relativement peu diversifié facilita la cohésion et l'unité du pays. Pour toutes ces raisons, la nécessité de construire une identité nationale stable et homogène se fit moins ressentir. Par ailleurs, la Corée resta, jusqu'à la colonisation japonaise, un pays vassal de la Chine et, en ce sens, ne disposait pas d'un Etat autonome auquel les nationalistes auraient pu s'identifier. Ainsi, la notion de souveraineté étant étrangère aux nationalistes coréens, ceux-ci pensèrent l'identité coréenne à partir de la race. Cette pensée fut exacerbée en réaction aux efforts faits par les Japonais pour assimiler ethniquement les Coréens dans les années 1930. Les nationalistes de la péninsule se donnèrent alors comme tâche la plus urgente l'affirmation de la singularité et de la pureté de la race coréenne.

C'est alors que fut réactivé le mythe et le culte de Dangun érigé en ancêtre commun de la nation coréenne:

Hwanin, le Dieu du ciel (ce Dieu existe aussi dans des textes bouddhistes indiens), avait un fils illégitime, du nom de Hwanung, qui languissait de descendre sur terre et de vivre au milieu des monts et collines. Son père l'envoya sur le Mont Taebaek en lui confiant pour mission d'apporter le grand bonheur aux humains. Pour ce faire, il fit descendre avec lui 3000 conseillers, chargés de l'aider dans sa mission. Hwanung fonda donc une cité sur le Mont Taebaek, qu'il baptisa « Sinsi », Cité de Dieu. Avec le concours de ses ministres des nuages, de la pluie, du vent, il institua des lois et un code moral et enseigna aux hommes différents arts, la médecine et l'agriculture.

Un jour, un tigre et un ours, vivant dans une grotte, prièrent Hwanung de les rendre humains. Entendant leur prière, Hwanung les fit venir à lui et donna à chacun vingt gousses d'ail et une touffe de mugwort. Et il leur ordonna de ne manger que cette seule nourriture sacrée et de rester à l'abri de la lumière du soleil durant cent jours. Le tigre abandonna rapidement et sortit de la grotte. Par contre, l'ours y resta et après 21 jours, se transforma en femme.

La femme-ours, Ungnyeo, très reconnaissante, fit des offrandes à Hwanung. Mais il lui manquait un mari et vite, elle fut gagnée par la tristesse et commença à prier sous un arbre sandalwood pour être bénie avec un enfant. Hwanung, ému par ses prières, la prit pour femme et bientôt, elle donna naissance à un garçon, Dangun Wanggeom. Dangun est ainsi le premier enfant coréen, né de l'union d'un Dieu et d'une entité terrestre et c'est de cet ancêtre mythique que descendrait tous les Coréens.

Dangun accéda au trône la cinquantième année du règne de l'Empereur Yao (an 2333 avant JC), fonda la ville de Pyongyang et donna pour nom à son royaume Choson. Il déplaça la capitale à Asadal sur le mont Baegak où il resta durant 1500 ans, jusqu'à l'an Kimyo, où le roi Wu de la dynastie Zhou enfeoffa Jisi à Choson et alors Dangun déplaça la capitale à Jangdangyeong. Finalement, il retourna à Asadal et devient une divinité de la montagne à l'âge de 1908 ans.

Les annales des Danguns, du dieu Dangun et de ses successeurs sont compilées dans le recueil *Handan Gogi*, qui décrit l'histoire antique de la Corée.

Le mythe de Dangun fut réactivé et instrumentalisé pour affirmer l'unité raciale et la consanguinité du peuple coréen ainsi que son caractère sacré. Les nationalistes coréens promurent le culte de Dangun comme le firent les Japonais avec le culte shinto d'Amaretsu. Sin Ch'ae-ho, un des premiers auteurs nationalistes, dans sa recherche pour la justification de l'autonomie et de l'unicité coréenne, chercha à identifier la nation comme groupe originel, distinct des autres peuples de l'Asie de l'Est. Une anecdote historique atteste parfaitement cette instrumentalisation: en 1928, alors que la coercition et les violences opérées par le gouvernement japonais atteignaient des sommets inégalés, le 9 novembre, veille de la cérémonie de déification d'Hirohito et du commencement officiel de son règne impérial, le *Donga ilbo*, un quotidien coréen très largement lu sur la péninsule, fit mine d'ignorer les célébrations officielles japonaises et tenta de réveiller le nationalisme coréen en publiant une note sur le mythe.

Ce texte fondateur tient aujourd'hui encore une grande place dans l'imaginaire collectif de la population coréenne. Si le culte de Dangun ne provoqua plus le même engouement populaire après l'indépendance de 1945, les campagnes entreprises pour enseigner le mythe en tant que fait historique dans les écoles connurent un franc succès. Depuis 1988, les livres d'histoire de l'Education nationale expliquent que la légende reflète une réalité historique et que le personnage de Dangun a réellement existé. La persistance de cet imaginaire en Corée du Sud illustre à quel point la représentation du peuple coréen comme uni et unique est encore agissante.

### **3. « Uri »: quand la cohésion du groupe prime sur la liberté de l'individu**

Le passé national coréen repose non seulement sur des mythes fondateurs mais aussi sur une longue histoire de l'unité dont un des symptômes est la prégnance de la notion du « Nous », « *Uri* » en coréen. « *Uri* » signifie tout d'abord que chaque coréen appartient à la grande famille coréenne qui n'est autre que la nation. Ainsi, pour un Coréen, tous les membres de sa génération sont ses frères et soeurs, ses aînés d'une génération sont ses oncles et tantes, ses aînés de deux générations sont ses grands-parents et ses cadets sont ses neveux et nièces... De plus, ce « Nous » implique une distinction très forte entre l'intérieur et l'extérieur du groupe. Cette distinction joue à tous les niveaux de la société. Le premier groupe est la famille. Lorsqu'un Coréen parle des membres de sa famille, il va dire « notre un tel » : notre père, notre petite soeur, notre grand-père... et jamais « mon ». Il en sera de même lorsqu'il parlera de son école, de son entreprise, de son pays. Il dira donc « notre université » et « notre pays » lorsqu'il évoquera la Corée. Cette terminologie sous-entend un fort sentiment d'appartenance au groupe et accentue les distances psychologiques entre le groupe et l'extérieur (« notre école » sous-entend que j'appartient à cette école en particulier et que j'y attache de l'importance et toutes les autres écoles me sont parfaitement étrangères). Cette utilisation redondante de « *Uri* » reflète le caractère communautariste voire parfois clanique de l'identité coréenne et montre à quel point le groupe peut exercer une forte pression sur l'individu. La conception coréenne de la nation insiste sur la cohésion du groupe au détriment de la liberté individuelle. Cette dimension doit être prise en compte car elle a joué un grand rôle dans l'évolution politique du pays dans la deuxième moitié du XX<sup>ème</sup> siècle.

Ainsi, les premières formes de nationalismes coréens émergèrent véritablement en réaction à l'impérialisme japonais. Il est important de mentionner un autre aspect de la

colonisation japonaise en Corée. Celle-ci fut en fait vécue de manière très ambivalente puisque le Japon était à la fois l'ennemi, l'agresseur mais aussi l'agent de la modernisation. Dans ce contexte, les Coréens ressentirent l'urgence d'affirmer leur singularité nationale mais aussi de démontrer leur capacité à relever le défi, venu de l'étranger, de la modernisation de l'Etat et de la société, mis en danger par le colonialisme. Et c'est précisément cette nécessité proclamée de la modernisation qui créa le terrain sur lequel allaient s'affronter deux idéologies antagonistes, menant à la partition du pays. Ainsi deux discours politiques opposés ont commencé à se développer dans la Corée colonisée, apportant chacun un modèle différent de construction de la modernité.

## **II. UN NATIONALISME POLITIQUE SOURCE DE CLIVAGES ET DE SEPARATION :**

### **DEUX IDEOLOGIES, DEUX ETATS**

Quand l'ethnicité fonctionne comme source primaire d'identification dans une nation divisée, elle peut, contrairement à ce que le sens commun suggère, favoriser les tensions et pérenniser la division.

#### **1. Le développement de deux idéologies antagonistes**

La période de la colonisation japonaise bouleversa l'échiquier politique. En effet, les élites politiques coréennes oscillaient constamment entre la résistance contre l'agresseur japonais et l'opportunisme. Les aristocrates, on l'a vu, étaient à la fois des propriétaires terriens et des fonctionnaires d'Etat. Lorsque les Japonais arrivèrent, ils furent démunis de leurs fonctions administratives mais ils purent garder le contrôle de leurs terres et furent encouragés par l'occupant à faire respecter la discipline aux paysans. Le système d'exploitation agricole fut réformé. L'administrateur japonais renforça le système des tenures permettant ainsi une exploitation totale des paysans par la noblesse. Les aristocrates les plus traditionnels se sont parfaitement contentés de cette situation et laissèrent le colon japonais accroître sa mainmise. Mais les propriétaires les plus éduqués contestèrent ce nouvel ordre des choses et s'improvisèrent entrepreneurs. Ils investirent dans l'industrie, de textile notamment, dans la banque, la presse et l'école. Ils justifiaient leur activité par le fait qu'ils contribuaient à la création d'un capital coréen et ainsi, à une forme modérée de nationalisme et

de résistance aux Japonais. C'est de ce groupe qu'est issue une grande partie de l'élite politique coréenne de l'après Seconde guerre mondiale, qui prit en charge l'administration durant l'occupation américaine entre 1945 et 1948. C'est aussi des membres de ce groupe qui fondèrent le parti démocrate coréen et qui organisèrent une opposition modérée aux régimes militaires de Syngman Rhee (1948-1960) et de Park Jung Hee (1961-79). A côté de ces mouvements de protestation modérés, des groupes nationalistes communistes émergèrent dans les années 1920 et entreprirent une action beaucoup plus radicale, violemment opposée à l'occupation japonaise mais aussi aux élites coréennes collaboratrices. C'est à cette époque que se constitua un clivage profond, de nature idéologique qui amènera à la fracture irréversible entre l'extrême gauche et la droite traditionnelle.

Les premiers mouvements pour l'indépendance débutèrent en 1919 et secouèrent la domination japonaise jusqu'à la racine. Ces mouvements étaient composés d'étudiants et d'intellectuels modérés, qui préconisaient une lutte non-violente pour l'indépendance et s'affichaient en supporters des figures occidentales progressistes, notamment le Président Wilson. Ce mouvement provoqua une réaction japonaise qui se vit obligée de mettre en oeuvre certaines réformes mais échoua dans sa quête pour l'indépendance.

Parallèlement, certains coréens, s'étant exilés en chine et en URSS fondèrent les premiers groupes de résistants révolutionnaires. Un Parti communiste coréen fut créé en 1925. La politique répressive du Japon rendait souvent impossible la survie de ces groupes résistants. La plupart des leaders nationalistes et communistes furent mis en prison. Cependant, quand le Japon entreprit l'annexion de la Mandchourie, une guérilla de résistance, rassemblant Chinois et Coréens, éclata. C'est lors de cette guérilla qu'apparut la figure de Kim Il-Sung. Cette période de l'histoire est d'une importance capitale pour comprendre la Corée



d'après guerre car c'est autour de la question de résistance au Japonais que s'est constitué le discours de légitimation du régime du nord.

Le comportement face à l'envahisseur japonais est donc le premier levier d'identification politique. Le second levier est lié au statut socioprofessionnel. En effet, le développement économique forcé imposé par les Japonais, en précipitant la Corée dans la modernité, a transformé la structure de la société coréenne et entraîné le développement de la notion marxiste de classe. Des milliers de Coréens ont été contraints par l'occupant de migrer vers le Nord pour travailler dans les mines et les industries qui y étaient installées. Dans ces contrées lointaines, les Coréens, isolés de leur famille, éloignés de leur environnement socioculturel traditionnel, se sont construits une nouvelle identité autour de leur statut socioprofessionnel et se sont ainsi représentés en tant que membres de la nouvelle classe ouvrière coréenne. Parallèlement, au Sud, le petit entrepreneuriat s'est développé à côté de l'agriculture, constituant ainsi une classe de «petits bourgeois », pour reprendre les termes marxistes.

Mais en 1945, lorsque les Japonais évacuent le territoire, les Coréens se retrouvent dans une situation déstabilisante. Le territoire est alors occupé par les alliés, vainqueurs de la Seconde Guerre Mondiale, qui laisse la population coréenne se battre avec ses démons. Les tensions se développent autour du problème de la collaboration durant la colonisation japonaise et les clivages idéologiques se cristallisent. Alors, l'identité coréenne revêt deux aspects : le premier, ethnique, n'est jamais remis en cause ; mais le deuxième, politique, articulé autour du statut socioprofessionnel et de la problématique collaboration-résistance crée de profondes dissensions internes et va faire se dresser les Coréens, frères de sang, les uns contre les autres. Ainsi, si certains historiens aiment à concevoir la guerre de Corée

comme un simple conflit de la Guerre Froide, on préférera ici l'interprétation de Bruce Cumings, qui prétend que le conflit est avant tout une guerre civile, opposant deux parties d'un même peuple qui se battent pour défendre une idéologie<sup>7</sup>. En 1950, la guerre de Corée éclate et le conflit, d'une rare violence, durera trois ans. Il se soldera par un armistice. Aujourd'hui, la paix n'a toujours pas été signée.

La question à laquelle il faut désormais tenter de répondre est pourquoi, alors qu'il y a une forte homogénéité ethnique et que cette homogénéité est intériorisée, la Corée est-elle restée le théâtre d'une guerre larvée.

## **2. L'affrontement de deux nationalismes politiques**

Les théories de l'identité sociale (TIS), apportent des éléments d'explication du conflit coréen. Dans le champ de la psychologie sociale, les théories de l'identité sociale sont riches d'enseignements pour comprendre les dynamiques d'identification au groupe. Elles se concentrent surtout sur les phénomènes intra-groupes. Parmi ses théoriciens, Simon, Kulla et Zobel insistent sur le fait que les membres d'un même groupe peuvent accentuer les différences au sein de ce groupe pour affirmer la singularité positive et imposer leur conception de l'identité de ce groupe<sup>8</sup>. Ce postulat présuppose la mise au point de stratégies pour affirmer l'homogénéité identitaire du groupe ; or, il peut se produire que dans un même groupe, différentes stratégies s'affrontent et produisent des conflits pouvant aboutir à une ou plusieurs scissions du groupe. Cette théorie peut s'appliquer à la division coréenne dans la

---

<sup>7</sup> CUMINGS Bruce, *Koreas Place in the Sun, a Modern History*, New York, W.W. Norton company, 1997

<sup>8</sup> SIMON Bernd, KULLA Claudia, ZOBEL Martin, « On being more than just a part of the whole: regional identity and social distinctiveness », in *European Journal of Social Psychology*, 25 : 325-40, 1995

mesure où deux sous-parties du tout se sont opposées pour imposer leur définition de l'identité du tout.

Un des concepts fondamentaux de la théorie de l'identité sociale est le «favoritisme intra-groupe », par lequel les membres du groupe feraient l'objet d'un parti pris favorable, par opposition aux individus extérieurs au groupe. Ce parti pris favorable accordé à un individu par le tout est justifié par le seul fait que cet individu est membre du groupe. Mais ce favoritisme n'est que le versant positif des traitements réservés aux membres du groupe. En effet, le revers de ces traitements de faveur est que les membres du groupe font aussi l'objet de jugements et de sanctions plus sévères et plus extrêmes que les individus extérieurs. Le favoritisme s'applique aux membres désirables. Mais si un membre est indésirable, alors il fera l'objet d'un « favoritisme négatif », c'est-à-dire qu'il sera jugé d'autant plus négativement qu'il fait partie du groupe. Marques et Yzebit ont appelé ce phénomène « *black sheep effect* »<sup>9</sup>, qu'on pourrait traduire par « effet de la brebis galeuse ». Ainsi, si le favoritisme intragroupe peut jouer le rôle d'intégrateur, son revers peut fonctionner comme facteur d'exclusion. Plus globalement, ce phénomène social de traitements spéciaux réservés aux membres du groupe peut, dans certaines situations, exacerber les tensions et favoriser les scissions à l'intérieur du groupe. Ce phénomène du « *black sheep effect* » fonctionne d'autant plus efficacement que le groupe dans lequel il éclot est déjà fermement constitué et qu'il fait preuve d'une grande cohésion. C'est exactement le cas de la Corée de la première moitié du XXème siècle, caractérisée par la conscience forte et partagée de l'unité ethnique coréenne. Cette conscience est productrice de pressions envers l'individu, poussant ce dernier à se conformer aux standards, aux normes et aux coutumes du groupe. Dans un tel contexte, une

---

<sup>9</sup> MARQUES Jose, YZEBIT Vincent, LEYENS Jacques-Philippe, « 'The Black sheep effect': extremity of judgements towards ingroup members as a function of group identification », in *European Journal of Social Psychology*, 18: 1-16, 1988

partie du groupe sera considérée comme non désirable si elle est perçue comme un danger pour la cohésion et l'identité du groupe.

Si l'on considère l'ethnicité et la nationalité comme des types d'identification sociale, le concept de « *black sheep effect* » nous propose un modèle d'interprétation du conflit national et ethnique. Lorsque le comportement de certains membres du groupe, en l'occurrence de la nation ou de l'ethnie, est considéré comme indésirable et comme menaçant l'identité du groupe, par tout ou partie de ce groupe, le « *black sheep effect* » peut être activé afin de neutraliser les brebis galeuses et de préserver ainsi l'intégrité du groupe. La formule la plus simple de ce scénario est l'assimilation ou l'exclusion de l'élément déviant par le tout. Mais la situation se complique et peut faire émerger un conflit lorsque des parties du groupe entrent en lutte pour la désignation de la brebis galeuse.

L'exemple de la Corée relève de ce dernier cas de figure. Des brebis galeuses ont commencé à apparaître parallèlement au développement de clivages politiques, idéologiques au sein de la société coréenne. Autrement dit, de nouveaux facteurs d'identification, cette fois politiques, se sont apposés au sentiment d'appartenance ethnique initial. Deux nouvelles identités antagonistes se sont constituées et se sont affrontées dans une guerre sanglante et traumatisante, et qui a aboutie à la formation de deux régimes politiques distincts.

Ainsi, deux clans s'opposent, tout d'abord au nom d'idéologies antagonistes. Mais au-delà de l'idéologie, c'est la lutte pour le monopole de la représentation de la nation coréenne qui est en jeu. Ainsi, si le Nord et le Sud s'accordent sur le fait qu'il existe une seule et unique nation coréenne, ils sont en opposition frontale sur la désignation du représentant légitime du peuple coréen et par là même, sur la définition légitime de l'identité coréenne. Chacune des

deux parties revendiquent la légitimité et désigne l'autre comme la brebis galeuse qu'il faut neutraliser puisqu'elle représente une menace pour l'identité et l'homogénéité du groupe. Et le conflit devient plus violent et profond au fur et à mesure que chaque partie se renferme dans l'idée que la plus grande menace pour l'unité ethnique n'est pas un agent extérieur au groupe mais un traître interne à la communauté.

Cette tendance à la chasse au traître, toujours d'actualité sur la péninsule coréenne a été vivement critiquée par un réalisateur Sud coréen, Kim Ki-duk. Dans un film intitulé *The Coast Guard*, sorti dans les salles coréennes en 2002, le réalisateur coréen montre comment la Corée du Sud, à force de craindre l'ennemi nord-coréen, finit par s'autodétruire. Il développe sa critique autour d'une métonymie astucieuse: il met en scène un régiment de gardes-côtes situé juste au Sud de la Zone de Sécurité commune.

Dans ce régiment, les soldats, de jeunes appelés, vivent totalement isolés du monde, cernés par divers dispositifs de protection contre une éventuelle agression, et leur quotidien se résume à veiller à ce qu'aucun espion du Nord ne pénètre le pays. Pour bon nombre de militaires, cette mission tient plus de la corvée que du sacerdoce. Le soldat Kang, par contre, prend cette tâche très à coeur et ne vit que pour une chose, pouvoir abattre un espion communiste. Un soir, il aperçoit une ombre sur la plage qu'il surveille. Pour lui, pas de doute, il s'agit d'un espion. Il ouvre le feu et lance même une grenade afin de ne laisser aucune chance à sa cible. Mais, lorsqu'il s'approche de ce qu'il reste du corps de l'intrus, il découvre avec effroi que l'homme qu'il a abattu est un pêcheur des environs venu sur la plage pour faire l'amour clandestinement avec son amie, Mee-young. Il commence alors à être rongé par le remords et la culpabilité alors même qu'il est félicité par ses supérieurs, qui lui offrent une médaille du mérite et quelques jours de permission. Face à sa conscience, Kang sombre peu à peu dans la folie, à tel point que ses supérieurs se voient obligés de le renvoyer. Mais lui n'accepte pas de quitter son poste si facilement et projette son sentiment de culpabilité, qui ne sait s'exprimer qu'à travers la violence, sur les soldats du régiment. De son côté, Mee-young perd aussi la raison et, à la recherche de son amant disparu, se met à faire l'amour avec tous les hommes de la base.

Le message du film est clair: à force de traquer l'ennemi nord-coréen, la Corée du Sud s'isole du monde et s'enlise dans la paranoïa et la violence. La péninsule s'est enchaînée à un jeu malsain et tout le monde en fait les frais ; la société elle-même s'enfoncé dans le tourment et la folie, où sentiment de culpabilité, d'injustice se mêlent, où amour, solidarité et haine se confondent. Et en fin de compte, il reste une fort désagréable sensation d'absurdité.

### **3. Une articulation complexe des nationalismes ethnique et politiques : les discours de Kim Il-Sung et Park Chung-Hee**

Les discours officiels de Kim Il-Sung, au Nord<sup>10</sup> et de Park Chung-Hee, au Sud<sup>11</sup>, illustrent parfaitement la lutte pour l'imposition d'une identité de la nation et de son représentant légitime et nous permettent de mieux comprendre comment deux types d'identification sociale, l'une de nature ethnique, l'autre politique fonctionnent de manière antagoniste.

Kim Il-Sung et Park Chung-Hee étaient à la tête de chacune des deux Corées dans les années 1960 et 1970, au moment où la lutte idéologique était la plus virulente. Tous deux ont instauré des régimes autoritaires, voire totalitaire et développé une propagande, diabolisant l'autre camp et valorisant à l'extrême le modèle qu'ils avaient choisi de suivre (cette période de lutte idéologique n'est malheureusement pas totalement révolue aujourd'hui). Kim et Park sont tous deux considérés par les chercheurs qui se sont penchés sur les rapports entre le Nord et le Sud de la péninsule coréenne comme des praticiens experts du discours politique nationaliste

---

<sup>10</sup> KIM Il-Sung, *Works 19*, Pyongyang, Foreign Languages Publishing House, 1984

<sup>11</sup> PARK Chung-Hee, *Major Speeches*, Seoul, The Samwha Publishing Co., 1973

adressé aux masses. Ces discours sont intéressants à étudier puisqu'ils présentent une vision assez similaire de l'ethnie coréenne alors que leurs conceptions de l'identité politique de la nation sont diamétralement opposées.

Quant à la dimension ethnique de la nation, les discours des deux dirigeants reconnaissent l'homogénéité ethnique de la Corée. Pour Kim aussi bien que pour Park, les Coréens du Sud et du Nord ne forment qu'une ethnie, uniforme et homogène depuis des millénaires et ni la division territoriale, ni la division politique n'ont altéré cette unité. Au contraire, celle-ci a été préservée, voire renforcée par les accidents de l'histoire, si bien que chacun des deux camps doit se mobiliser pour la réunification. Mais cette réunification, nous le verrons par la suite, doit avoir lieu selon leur stratégies idéologiques respectives. Toujours est-il que les deux hommes considèrent la partition comme temporaire. Aujourd'hui encore, les projets de réunification proposés par les deux Corée reposent sur le présupposé que l'unité ethnique rend inévitable la fusion.

Kim Il-Sung insiste particulièrement sur la pureté et l'unité de la nation ethnique: *« Notre peuple a vécu comme une nation homogène sur la même terre durant des millénaires. Il a parlé et écrit une même langue, et son histoire et ses traditions culturelles sont les mêmes. Notre pays n'a pas de minorité nationale »*. Ici, il exprime une réelle fierté de l'homogénéité linguistique, culturelle et ethnique du passé coréen et, en opposition, une amertume profonde face à la division et à la présence de troupes américaines dans le Sud. Ainsi, il s'interroge: *« Comment notre nation, dont l'histoire est longue et la culture impérissable, peut-elle supporter l'impérialisme américain et tolérer l'humiliation nationale et la persécution ? »* Dans cette perspective, la guerre civile de 1950, malgré ses conséquences dévastatrices, est

justifiée par le fait qu'elle constitue un effort nationaliste de libération des compatriotes du Sud du joug impérialiste américain et du régime fantoche du Sud.

Pour Kim, à partir du moment où tous les Coréens appartiennent à la même nation ethnique, à l'exception d'une petite fraction de traîtres, qui livrèrent la nation aux forces impérialistes, la majorité des Coréens peut facilement, voire naturellement s'unir dans le combat pour la réunification. Selon lui, bien que les Coréens évoluent dans deux systèmes politiques différents, avec des idéologies conflictuelles, rien ne peut les opposer dans le processus de la réunification. Il demande encore, alors que des pays composés de divers groupes ethniques et nationaux sont capables d'agir de concert dans la poursuite d'un même but, « *pourquoi notre peuple, issu d'un seul et même ancêtre et constituant une seule nation, ne peut-il pas joindre ses mains dans la tentative de réunification nationale... nous ne jetons pas la pierre à nos semblables du Sud, et nous ne cherchons pas non plus à leur imposer notre idéologie et notre système social.* ». Il semble même que pour le dirigeant nord-coréen, le communisme soit moins important que le nationalisme ethnique. Il ne trouve aucune raison au conflit entre les Coréens, en dépit de leurs divergences politiques et idéologiques, tant que ceux-ci restent nationalistes. La nation vient avant tout, avant l'idéologie, avant même le communisme.

Le discours de Park Jung-Hee sur l'ethnie coréenne est assez similaire. Il réaffirme sans cesse le fait que les Coréens sont « *une race et un peuple* » et qu'ils descendent d'un ancêtre commun, Dangun. De plus, il proclame fièrement : « *nous n'avons jamais laissé s'affaiblir notre dignité ni notre orgueil d'être un peuple homogène* ». Dans cette perspective, il va jusqu'à appeler les Coréens du Nord « *nos frères du Nord de la grande race Han* » et il persiste : « *bien que nous soyons maintenant séparés entre le Sud et le Nord, nous sommes une*



*entité, avec une destinée commune, liés par une même langue, une même histoire et la même origine raciale. L'idéologie change mais la nation reste et perdure. Nous devons rapidement retrouver notre identité de race Han inséparable et aller hardiment de l'avant pour provoquer un tournant historique qui permettra la résurrection de l'identité nationale sur la terre du Nord. Nous sommes une grande nation, qui, durant cinq mille ans d'histoire, a dû surmonter un nombre incalculables d'obstacles et de danger et à fait preuve de courage dans l'épreuve, de sagesse dans la crise et a ainsi triomphalement affronter l'adversité. ».*

Dans ces deux discours, se retrouve ce « *uri* », ce « nous » qui ne désigne ni le Sud ni le Nord en particulier mais une essence, la nation coréenne ethniquement homogène, qui a été scindée en deux à cause de ces fameux membres indésirables, les « traîtres de la nation », les communistes nord-coréens pour Park, les matérialistes qui se sont vendus aux Américains pour Kim. Dans les deux cas, on remarque les nombreuses références à une nation coréenne transcendante et l'insistance sur le caractère impératif de la réunification. Ce type de discours circule toujours dans la péninsule. Il semble que cette vision essentialiste de la nation fasse aujourd'hui encore partie du système de représentations coréen<sup>12</sup>.

Mais déjà, dans le discours de Park, le clivage idéologique se fait durement ressentir. Le dirigeant sudiste désigne les traîtres de la nation et impose l'identité légitime de la nation en sous-entendant que la promotion du développement économique capitaliste et l'anti-communisme sont des pré requis nécessaires à la réunification. Il affirme également que son anti-communisme est une conséquence inévitable de son nationalisme : c'est le moyen idéologique d'accomplir son but nationaliste. Ainsi, les deux leaders expriment leur

---

<sup>12</sup> A ce jour, je n'ai pas encore rencontré un seul Coréen du Sud qui ne considère pas les Coréens du Nord comme ses frères et qui ne regrette la frontière qui le sépare de la moitié de ses semblables.

attachement à l'ethnie coréenne mais les points de divergences apparaissent dès lors que sont évoquées les fondements politiques de la nation coréenne.

C'est donc à partir du clivage politique et idéologique que vont être désignés les brebis galeuses, les traîtres, coupables d'avoir violé l'esprit national coréen. Park et Kim revendiquent tous deux la légitimité de leur domination politique de la nation dans sa totalité, en excluant les traîtres qui ont contaminer le peuple avec des idées venues de l'étranger, le communisme venu d'URSS dans un cas, l'impérialisme américain dans l'autre. Le fait que cette compétition pour la légitimité politique s'est développée sur la conception d'une destinée commune de l'ethnie rend d'autant plus crédible l'activation d'un « *black sheep effect* », produisant un durcissement du conflit et menant même à la guerre civile de 1950-53.

La conception politique de la nation de Kim Il-Sung s'articule principalement autour de l'opposition aux colonisateurs japonais et à l'Amérique impérialiste. Kim qualifie l'Etat sud-coréen de régime fantoche, assujetti au régime colonial japonais d'abord, puis, depuis 1945 aux Américains. En ce sens, la Corée du Sud ne dispose d'aucune légitimité en tant qu'entité politique. Par contre, la République Populaire de Corée tient ses origines dans la lutte armée contre l'envahisseur japonais et continue de se battre contre l'impérialisme tandis que le Sud est toujours sous domination coloniale. Le régime du Nord peut donc se revendiquer comme légataire du nationalisme ethnique et comme digne représentant de la nation tandis que quiconque collaborant avec les forces impérialistes est automatiquement exclu de la communauté nationale coréenne. La lutte pour la réunification est donc une lutte entre les patriotes et les traîtres et son enjeu final est l'intégrité de l'ethnie coréenne. Le nationalisme politique de Kim prend toute son envergure dans la doctrine du *Juche*, qui prône l'autosuffisance et l'autodétermination politique, économique et culturelle.

Par contraste, Park érige sa conception politique de la nation autour de l'anticommunisme. Park exclut le système politique du Nord et réaffirme que seule la République de Corée a véritablement permis à la nation coréenne de se réaliser. Pour lui, la Corée du Nord n'est qu'un produit de l'Union Soviétique, qui a sournoisement traversé la frontière et pénétré la péninsule après la Seconde Guerre Mondiale alors que les Etats-Unis étaient relativement indifférents à la Corée, tout occupés qu'ils étaient à régler le problème du Japon. On retrouve, une fois de plus, un raisonnement identique à celui de Kim. La Corée du Nord n'est qu'un satellite de l'URSS, n'est pas indépendante, n'est donc pas en droit de revendiquer aucune légitimité politique. Lorsqu'il évoque la question de la légitimité politique, Park affirme : « *Nous ne devons pas oublier un seul instant que la république de Corée est la seule véritablement légitime, d'un point de vue politique, économique, social, culturel, et au-delà de tout, d'un point de vue spirituel* ». Il justifie cette exclusivité par le fait que le Nord a été contaminé par la pensée communiste, étrangère à l'histoire et aux traditions de la nation. Au nord, le peuple n'est qu'un « *vulgaire outil de l'agression communiste* », « *soumis à un culte fanatique de la personnalité* » et même contraint « *d'appeler ses propres pères « camarades », ce qui va totalement à l'encontre de la tradition coréenne de piété filiale* ».

Ainsi les conceptions politiques de la Nation de Kim et Park sont le reflet d'un phénomène de dévalorisation et d'exclusion mutuelle qui est en fait rendu possible par le fait qu'ils partagent la même conscience de l'unité ethnique. Le cas coréen ne peut qu'attirer notre attention sur l'importance des stratégies de maintien de l'ordre dans le groupe pour assurer une identité sociale cohérente. En outre, il illustre parfaitement le caractère épineux voire

insoluble des crises qui éclatent à l'intérieur d'un groupe déjà constitué. La résolution des conflits intra-groupes semble ainsi plus ardue que s'il s'agit de conflits inter-groupes.

\*                    \*  
\*  
\*

Pour conclure, un mot doit être dit sur la diversité des appellations données à la Corée et aux Corée, tout à fait significative de la cristallisation autour de la problématique de la représentation légitime. En français et en anglais, c'est le terme « *Corée* » ou « *Korea* », issu du nom de la dynastie antique qui est utilisé. Cette appellation pourrait être qualifiée de neutre, puisque ni le Nord, ni le Sud ne l'utilisent. En effet, le régime du Nord a préféré le terme de « *Choson* », faisant référence à la dynastie médiévale qui régna sur la Corée sur plus de cinq siècles ; les déclinaisons de cette appellation sont « *Choson du Nord* » et « *Choson du Sud* ». Les Sud-coréens ont eux choisi le terme de « *Hankuk* », signifiant le pays des Han (l'ethnie Han), pour désigner le tout ; les déclinaisons sont « *Han du Nord* » et « *Han du Sud* ». Le Nord n'utilise jamais l'appellation « *Hankuk* » et réciproquement, le Sud ignore le nom « *Chosun* ». Cette attitude est très parlante : les deux pays utilisent un terme au symbolisme très fort, faisant directement référence à l'unité perdue... mais ils ne sont pas d'accord sur le choix de ce terme et, une fois encore, chacun tend à imposer sa représentation comme légitime.

Dans les relations inter-coréennes, le nationalisme ethnique et le nationalisme politique s'articulent de manière complexe, le premier fournissant le terreau sur lequel va se développer le second. Et la coexistence de ces deux types de nationalisme, l'un unificateur, l'autre source de division, ne fait que consolider des positions antagonistes, faisant sans cesse

reculer la perspective d'une réunification. Aujourd'hui encore, le processus de réconciliation s'articule autour de la question de la représentation de la totalité de la communauté ethnique. Le Nord et le Sud entrent en concurrence pour imposer leur définition de la nation et pour conquérir la légitimité de sa représentation. Et c'est précisément parce que les deux entités revendiquent cette légitimité que le processus de réconciliation et, au-delà, de réunification est longtemps resté au point mort. Par ailleurs, la partition territoriale n'a pas atténué mais au contraire renforcé l'ethnicité comme source primaire d'identification pour les Coréens. De chaque côté, les discours n'ont cessé d'essentialiser la nation et ont ainsi défini une coréanité immuable et transcendante. La crise financière de 1997 et le sentiment d'humiliation nationale qu'elle a fait naître n'ont fait qu'accentuer cette tendance dans la partie sud, ce qui se manifeste notamment par un regain d'intérêt pour l'identité culturelle coréenne au sein de la population.

## **Bibliographie :**

ANDERSON Benedict, *Imagined Communities: reflections on the origin and spread of nationalism*, London, Verso, 1983

CONNOR Walker, *Ethnonationalism: the quest for understanding*, Princeton NJ, Princeton University Press, 1994

CUMINGS Bruce, *Korea's Place in the Sun, a Modern History*, New York, W.W. Norton company, 1997

CUMINGS Bruce, *Divided Korea: United Future?*, Ithaca, The Foreign Policy Association, 1995

DIAMOND Larry, PLATTNER Marc (dir), *Nationalism, Ethnic Conflict, and Democracy*, Baltimore, MD, Johns Hopkins University Press, 1994

EMIGH Rebecca, « The power of negative thinking: the use of negative case methodology in the development of sociological theory », in *Theory and Society*, no 26 : 649-84, 1997

HOROWITZ Donald, *Ethnic Groups in Conflict*, Berkeley, CA, University of California Press, 1985

KIM Il-Sung, *Works 19*, Pyongyang, Foreign Languages Publishing House, 1984

LEE Ho-Chul, *Gens du Nord, Gens du Sud, Quand la Corée s'est divisée*, Paris, Edition Autres Temps, 2003.

MARQUES Jose, YZEBIT Vincent, LEYENS Jacques-Philippe, « 'The Black sheep effect': extremity of judgements towards ingroup members as a function of group identification », in *European Journal of Social Psychology*, 18:1-16,1988

PARK Chung-Hee, *Major Speeches*, Seoul, The Samwha Publishing Co., 1973

SHIN Gi-Wook, "Nation, history, and politics: South Korea", in PAI Hyung-II and TANGERLINI Tim (dir.), *Nationalism and the Construction of Korean Identity*, Berkeley, IEAS, 1998

SIMON Bernd, KULLA Claudia, ZOBEL Martin, «On being more than just a part of the whole: regional identity and social distinctiveness », in *European Journal of Social Psychology* 25 : 325-40, 1995

SMITH Anthony, *Theories of Nationalism*, London, Duckworth, 1971